

LE NOUVEAU PAVAGE

La suppression du bruit.

Les travaux de pavage se poursuivent, à la Nouvelle-Orléans, à la grande joie des habitants des quartiers qui en sont déjà dotés. Le public commença à en recueillir le fruit. Les chaussées nouvelles sont d'une douceur remarquable. Le pied s'y repose avec confiance, et les piétons le préfèrent aux trottoirs qui n'offrent, sous leurs pas, que trop d'obstacles et de solutions de continuité. Mais le premier avantage de ce pavage en asphalté, c'est la suppression du bruit qui, du temps de gros blocs de granit, mal taillés et mal joints, était véritablement assourdissant. La Nouvelle-Orléans va perdre le triste titre de ville bruyante, dont l'avaient gratifiée certains étrangers. Que, par hasard, il passe devant une voiture plus ou moins présente, sur ces nouvelles chaussées qui ont en la peine le temps de tasser, de se consolider, vous pourrez suivre sa marche d'un œil; mais vous n'entendrez plus son roulement. Cette suppression du bruit est à coup sûr un des plus grands bienfaits de la réforme qui s'accomplit en ce moment et dont pourra bientôt jouir toute la communauté. Reste la question des trottoirs, qui sera peut-être plus difficile à régler; mais avec de l'intelligence et de la patience, l'administration arrivera, plus tôt peut-être et plus aisément qu'on ne le pense.

LA REVUE DE LONGCHAMPS.

Dispositions sur le terrain.

Les troupes à pied formaient la première ligne, disposée face à l'ouest, parallèlement aux tribunes, chaque régiment en colonne de bataillons en masse. L'artillerie et le train des équipages étaient sur une ligne parallèle à la précédente, l'artillerie en ligne de masse, l'escadron du train en colonnes de pelotons. La cavalerie formait cinq colonnes, les régiments de tête sur le même alignement que l'artillerie: 1re colonne, l'École de Saint-Cyr; 2e, 3e et 4e colonnes, respectivement les trois brigades de cavalerie; 5e, l'artillerie à cheval. Les officiers et les troupes étaient en grande tenue de service, les généraux en colotte blanche. Les officiers de l'armée active non employés, les officiers de réserve ou de l'armée territoriale, les agents supérieurs des sections techniques de chemin de fer de campagne, ceux de la télégraphie militaire, de la tréorerie et des postes, ont été admis sur le terrain de la revue. Une entrée spéciale leur était affectée (sur la route des tribunes, près l'étang de Suresnes). Ils se sont rendus sur le terrain au plus tard à deux heures cinquante et se tenaient à l'emplacement qui leur était réservé au nord des tribunes (côté du Moulin) pendant la revue et le défilé. Trois ambulances militaires étaient établies: 1o A l'extrémité nord du bois qui se trouve dans l'intérieur du terrain près la route de Neuilly à Sevres; 2o A l'extrémité nord des tribunes (côté du Moulin); 3o Près du bois situé au nord de l'étang de Boulogne. Avant la revue. Les troupes ont formé une halte d'une heure au moins à proximité du champ de courses. Elles ont consommé un repas froid. Les petits bidons étaient remplis d'une boisson hygiénique (café ou thé). En outre, de l'eau rafraîchie à la glace, dans des tonneaux prêts par la ville de Paris, était distribuée. Autant que possible, pendant la halte, la circulation n'a pas été interrompue sur les routes occupées par les troupes. A l'arrivée du président de la République sur le terrain de Longchamps, les honneurs lui ont été rendus. Ce moment a été signalé par la sonnerie des trompettes des batteries à cheval; par deux pavillons élevés, l'un sur la tribune présidentielle, l'autre sur le moulin de Longchamps; enfin par le premier coup d'une salve de 21 coups de canon. La Revue. Elle a lieu à trois heures de l'après-midi. Le général de Kermartin, commandant la 1re division de cavalerie, a présenté les troupes au gouverneur militaire de Paris et l'a accompagné pendant la revue. Les honneurs ont été rendus au gouverneur successivement lors de son passage devant le front des troupes. Les bataillons de queue de la première ligne ont fait face au gouverneur pendant qu'il passait devant la deuxième ligne, les bataillons de tête restant face aux tribunes. Distribution des croix et médailles. Elle commença dans cha-

que corps de troupes dès que le gouverneur militaire en eut dépassé le front. Les décorations ne furent remises par les généraux de division ou de brigade que pour grades dans la Légion d'honneur qui comportent leur intervention; toutes les autres ont été remises par les chefs de corps. Aux officiers sans troupe ou assimilés, aux officiers de réserve et de l'armée territoriale, la distribution a été faite par le général commandant le département de la Seine, devant l'emplacement assigné à ces officiers. Préparation du défilé. Aussitôt après la remise des décorations, toutes les troupes à pied ont péré, par le flanc, le plus possible sur le banquet de bois situé au nord de l'étang de Boulogne. Les régiments se trouvaient alors formés en colonnes de bataillons en masse, accolés dans chaque brigade, et les brigades les unes derrière les autres dans chaque division. Le défilé. Les troupes à pied défilèrent l'arme sur l'épaule droite. Chaque régiment forma une seule colonne de bataillon en masse. La musique du 1er régiment du génie a fait défilé les écoles militaires et les troupes spéciales à pied. Les quatre musiques de chacune des divisions d'infanterie ont été formées en un seul groupe, qui a pris la tête de la division, puis a fait défilé tout entière, se plaçant à la droite du gouverneur militaire. L'artillerie et le train des équipages ont défilé au trot. La cavalerie a défilé au galop.

LES TIRAILLEURS DE LA Mission Marchand.

Les 150 tirailleurs sénégalais et congolais composant la petite troupe de la mission Marchand sont arrivés le 14 au matin à Juvisy, où ils ont repris la ligne de grande ceinture qui les a amenés à Versailles, gare des Chantiers, à midi quarante. Dix minutes après, ils prenaient un nouveau train spécial qui les amenait à Courbevoie à une heure et demie. Le capitaine Mangin, le lieutenant Fouque, les sergents Bernard, Dat et Venail occupaient un wagon de 1re qui coupait en deux la ligne des voitures de 3e occupées par leurs soldats. M. Lépine, préfet de police, dirigeait en personne le service d'ordre. Le maire et les adjoints de Courbevoie, assistés d'une délégation du conseil municipal; le conseiller général du canton, M. Parisot, étaient sur le quai. Au moment où le train stoppe, après avoir notablement dépassé le point d'arrêt ordinaire, les quatre ou cinq cents spectateurs qui couvraient les deux quais se précipitent. C'est à qui serrera la main à l'un des officiers, des sous-officiers ou des soldats noirs de la mission; on acclame énergiquement l'armée et le commandant Marchand, qui n'est pas là. Enfin les soldats réussissent à se former en files de quatre, et leurs trois clairons en avant, ils passent du quai gauche au quai droit pour gagner la rue de Bezons, qui conduit à la caserne du 129e de ligne. Coiffés de chéchias rouges, vêtus de vareuses et de pantalons bleu marine foncé à passepoil rouge, sur la poitrine le ruban bleu et la médaille d'argent de

la mission Marchand, la carabine Gras sur l'épaule, guêtres jaunies aux genoux de lantes gêtres bien clair à boutons blancs, ils défilent au milieu des applaudissements et des cris de: "Vive l'armée! Vive Marchand!" Le capitaine Mangin remercie la municipalité de Courbevoie, en s'excusant de ne pouvoir faire halte pour écouter le discours de bienvenue et de félicitation que le maire s'appretait à lui adresser. L'appareil de la mairie lui offre un bouquet aux rubans tricolores et la petite colonne descend vers la rue de Bezons. Au bas de la pente, trois gendarmes à cheval prennent la tête, quinze se rangent sur les flancs et à l'arrière-garde, les trois clairons sonnent et les tirailleurs s'avancent bien au pas à une excellente allure avec une tenue remarquable dans la rue étroite, rétrécie encore par la double haie qui se presse sur les trottoirs. Aux fenêtres toutes garnies de drapeaux, les spectateurs poussent des vivats. La foule fait aux braves tirailleurs une ovation magnifique. Cinq minutes plus tard, ils entraînent à la caserne dont la porte s'ouvre juste dans l'axe de la large avenue au milieu de laquelle se dresse le monument de Défense nationale. Bien que la caserne du 129e contienne trois corps de bâtiments, les tirailleurs n'ont pas été mis à part. Ils ont logé dans deux compagnies du 1er bataillon et ont pris leurs repas au réfectoire de ce bataillon. Après la revue, à laquelle ils ont assisté, les 150 Sénégalais de la mission Marchand retourneront à la caserne de Courbevoie. Dans la soirée, un bateau les prit à Courbevoie et les promena sur la Seine pour leur faire admirer les illuminations et le feu d'artifice du viaduc d'Autueil. Le lendemain 15, toute la mission a visité les monuments de Paris; elle était conduite par des sapeurs pompiers. Cette promenade s'est terminée vers cinq heures. A ce moment, un dîner leur a été servi par les soins du gouverneur de Paris. Le préfet de police remit à chacun d'eux une certaine somme d'argent. Dans la soirée, les Sénégalais ont assisté, au Châtelet, à la Poudre de Perlinpinpin. Le 16, les 150 Sénégalais quittaient Paris avec le même itinéraire que pour l'arrivée. Ainsi fut comblé le vœu des noirs de Marchand et tenue la promesse de les amener à Paris que leur avait faite leur chef.

LES GRACES DU 14 JUILLET

A l'occasion de la fête nationale du Quatorze Juillet et de la récente élection de M. le président de la République, il a été accordé, par décret en date du 7 juillet 1899, des grâces, commutations ou réductions de peines à quatre cent trente-cinq condamnés pour crimes et délits de droit commun, détenus à la Nouvelle-Calédonie, à la Guyane française et dans les maisons centrales, pénitenciers agricoles et autres prisons de France et d'Algérie.

DEPART DE TRANSPORT AMERICAIN TARTAR.

San Francisco, Californie, 25 juillet.—Le transport américain Tartar est parti aujourd'hui pour Manille avec le général Joseph Wheeler, une portion du dixième régiment d'infanterie et de nombreuses recrues destinées à l'armée des Philippines.

L'ACCIDENT DE BROWNVILLE.

Brownville, Tex., 25 juillet.—On a trouvé un autre corps dans la mine de charbon, ce qui fait en tout cinq tués et deux blessés. La mine n'a pas été gravement endommagée. Les travaux vont reprendre bientôt. Il n'y a aucun blessé grièvement.

ENCORE UN NOUVEAU TRUST.

New York, 25 juillet.—L'amalgamation des vingt-huit plus grandes manufactures de plomberie du pays vient de se réaliser sous le titre de "General Foundry Co." au capital de \$14,000,000.

L'AFFAIRE MOLINEUX.

New York, 25 juillet.—A la cour des sessions générales présidée par le juge Blanchard, aujourd'hui, Barlow S. Weeks a demandé l'autorisation d'examiner les procès-verbaux du grand jury dans l'affaire de Roland B. Molineux, l'individu accusé du meurtre de Mme Katherine J. Adams. L'attorney de district Osborn s'y est opposé. Le juge rendra prochainement sa décision.

LA LIGUE DE LA LOI COMMERCIALE.

New York, 25 juillet.—La Ligue de la Commercial Law d'Amérique est en ce moment réunie en convention à Ashbury Park, N. J. Son président M. Ernest Florence a prononcé un discours sur le projet de loi Texas et de la loi contre les trusts. M. Florence attaque la constitutionnalité de la loi et croit qu'elle ne peut légalement être mise en vigueur. On peut très aisément en évaluer les clauses. Si, cependant, la nouvelle loi était déclarée constitutionnelle, M. Florence prétend qu'elle élèverait une muraille de la Chine autour du Texas et empêcherait le capital du dehors d'entrer dans l'Etat.

LES PRINCIPAUX TÉMOINS DANS L'AFFAIRE DREYFUS.

Rennes, France, 25 juillet.—Parmi les soixante-dix témoins sommés de comparaître devant la cour martiale Dreyfus on cite M. Casimir-Perrier, ex-président de la République, M. Cavaignac et le général Billot, tous les deux ministres de la guerre; le général Zurlinden, ancien gouverneur militaire de Paris; le général Chanoine qui a été le successeur de général Zurlinden; le général Rogge dont le témoignage, lors du dernier procès Dreyfus, a été publié par le "Figaro"; le général de Boisjoffre, ancien chef de l'état-major général; le colonel Picquart qui a été condamné à son renvoi de l'armée pour s'être fait le champion du capitaine Dreyfus; le colonel Du Paty de Clam, ancien membre de l'état-major au bureau de la guerre; le major comte Esterhazy; M. Lebon, ancien ministre des Colonies; M. Hanotaux, ancien ministre, président du conseil; M. Paléologue, ancien attaché au bureau des affaires étrangères; Mme Henry, veuve de l'officier qui était accusé d'avoir contrefait le document qui incrimine Dreyfus, et Mlle Rays qui l'on dit la maîtresse du comte Esterhazy.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE.

Au Parc, c'est Miss Emma Carr qui est la favorite du moment. On y voit une jeune fille qui se promène avec celle de Stuart qui l'appelle la "Patti masculine" et qui la voit aussi étrangement élevé que celle de Miss Carns est étrangement basse. L'orchestre Brooke a fait justement applaudir l'ouverture célèbre de Freychutz et plusieurs autres morceaux de choix, entr'autres, le pot-pourri sur l'opéra d'Orphée, de Gluck.

TEMPS ET RECOLTES

Les récoltes, en Louisiane, sont un peu en retard; elle n'ont pas fait, durant les dernières semaines, tous les progrès sur lesquels on comptait. Il faut en attribuer la cause, d'abord à la rareté des pluies, puis à la fraîcheur des nuits. Mais rien n'est perdu jusqu'ici, le temps se montre plus favorable à la pousse des plantes. Nous en trouvons la preuve dans les rapports que nous recevons de nos campagnes. La canne, très bien soignée, très bien sarclée, commence à s'élever, et tout nous fait espérer qu'elle arrivera d'assez bonne heure à maturité. Le riz est en souffrance dans certaines régions, particulièrement du côté de Providence. Partout où il a été irrigué, il pousse rapidement; dans peu de temps, on pourra commencer la moisson. Le coton, de son côté, se comporte bien; jusqu'ici les insectes n'ont pas fait leur apparition et le temps devient très favorable à la maturation. Quant au maïs, il mûrit très vite; il donnera une belle et bonne récolte dans la partie centrale, ainsi que dans le nord de l'Etat. En somme, l'année avait très mal commencé, mais elle finira bien et nous n'aurons qu'à remercier une fois de plus le ciel de ses bienfaits.

CONFÉRENCE DES PRÉSIDENTS DU NICARAGUA ET DU HONDURAS.

Managua, Nicaragua, 25 juillet.—Le président Zelaya est allé à la rencontre du général Terrero Sierra, président de la République du Honduras, sur la côte du Salvador, en vue de conclure avec lui un traité offensif et défensif entre le Nicaragua et le Honduras.

FEUILLETON

L'Abéille de la N. O.

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

LE SECRET DE MARIE-ROSE

VI

TORTURE.

Le fantôme des deux enfants à la Mare-aux-Loups passa devant ses yeux; et c'était vrai ce

qu'il disait Frédéric: jamais plus, depuis ce jour fatal, aucune querelle ne s'était élevée entre eux: c'était été une complète communion d'idées, l'échange réciproque d'une affection toujours égale, toujours aussi forte. Il reprit, après avoir appuyé la main sur son front comme pour en chasser un souvenir pénible: —Une discussion que tu comprends lorsque je t'aurai dit qu'il te soupçonne... Elle releva la tête et d'une voix vibrante: —Il me soupçonne d'avoir assassiné Pierre Ragon? —Non, mon enfant... mais il est persuadé que tu connais le meurtrier ou que, du moins, tu peux nous donner des renseignements qui le feront connaître... Est-ce vrai? —Il se trompe... —Où, il se trompe, mais il faut qu'il en soit sûr... Il faut le lui prouver... Voilà pourquoi je me suis substitué à lui pour te priver de me répondre... Tu ne subis pas un interrogatoire... Il faut, seulement, que toi et moi nous nous entendions pour calmer les justes susceptibilités de Michel... voilà tout... Réponds-moi donc dans toute la franchise de ton cœur et sans hésitation... —Interrogez-moi, dit-elle avec accablement. —Michel n'a pas trouvé suffisantes les explications sur la

promenade que tu as faite hier et de laquelle tu nous es revenue dans un si grand désordre... désordre d'esprit, désordre de la toilette... —Je n'ai pourtant rien à ajouter de plus à ce que j'ai dit... —Je crois, moi, mon enfant, dit Frédéric avec bonté toujours, mais cependant d'une voix plus ferme, que les explications n'ont pas été complètes... —A mon tour, je ne vous comprends pas... —Je vais te renouveler deux questions que Michel t'a posées... —Faites... —Tu n'es pas allée plus loin que la Pierre-aux-Chamois? —Non... —Tu n'es pas allée jusqu'à la lièsière de Belle-Etoile? —Non... Elle répondait courageusement, les yeux fixes, et cependant il lui semblait, tant elle se sentait tremblante, qu'elle allait mourir de son mensonge. Frédéric lui dit, avec brusquerie: —Tu mens! Elle tressaillit. —Tu mens! Je t'en supplie, Marie-Rose, dis-moi la vérité... Marie-Rose, dis-moi si tu parlais à ton père... —Mon père! murmura-t-elle. Sa pâleur augmenta. Il s'en aperçut, la prit dans ses bras, la caressa. —Oui, mon enfant, il faut bien que je te le dise... afin que tu

sois sûre que nous ne sommes pas les dupes de tes inventions, tu as menti... Tu n'es pas allée à la Pierre-aux-Chamois, et à l'heure où se commettait le meurtre de Pierre Ragon tu étais en bordure de la forêt de Belle-Etoile, au quinconce, où ton fiancé a été assassiné... —Non... C'est faux... c'est faux... —Cela est si vrai, au contraire, qu'en l'enfantant tu y a perdu tout le fluide de dentelle; et ton trouble, depuis hier, a été si grand qu'il est fort possible que, jusqu'à cette minute où nous sommes, tu ne t'en sois pas aperçue... —Il lui montrait la dentelle arrachée, souillée, à laquelle adhéraient encore des brindilles d'herbes. Elle dit, à bout de forces: —Le vent n'a-t-il pu l'emporter? —A pareille distance, de la Pierre-aux-Chamois à Belle-Etoile? Et il haussa les épaules. —Dis-moi la vérité. Que faisais-tu à Belle-Etoile?... Comment et pourquoi te trouvais-tu si loin de Blanc-Chemin, seule, en cette solitude, en cette partie de la montagne qui déjà est très dangereuse, où l'on signale presque tous les jours des éboulements de rochers?... Comment se fait-il que tu y aies rencontré Pierre Ragon, que tu voyais au chalet tous les jours, et que t'est-il pas-

ré entre vous? Elle garda le silence. Il insista, inquiet, envahi de pressentiments: —Tu ne peux plus nier que tu te sois trouvée à Belle-Etoile... —Je suis allée jusque-là, c'est vrai. —Pourquoi ton mensonge? —Je craignais d'être grondée. Il eut un rire d'incrédulité avec un geste d'impatience. —Notre reproche n'eût pas été bien grave, tandis que le mensonge ou tu t'obstines nous alarme et nous fait douter de ta tendresse pour nous. —Oh! mon Dieu! dit-elle, les mains supplantes. —Non, tu ne nous aimes pas! La tête de l'enfant tomba sur sa poitrine. Les larmes coulèrent tout de suite, lentement, silencieusement. —Il se peut qu'en sortant ainsi que je l'ai fait hier, en allant si loin, j'ai été imprudente, inconsidérée même, si vous voulez, mais votre insistance à me soupçonner finira par me retirer un peu de l'affection que j'ai pour vous? Pourquoi vous défiez-vous de moi? Votre défiance me fait rougir... Vous n'apprenez rien de plus que ce que je vous ai dit parce que c'était tout ce que je pouvais vous dire... Si tous deux vous aviez véritablement pour moi l'estime et l'affection que vous prétendez,

vous auriez confiance en ces paroles... confiance en mon honnêteté... confiance en mon affection... —Au lieu de répondre franchement à mes questions pourtant si simples, pourquoi essayer de me faire prendre le change? Si tu savais combien est profonde, infinie, la tendresse que j'ai pour toi, tu n'hésiterais pas, chère enfant, à m'avouer ton cœur... —J'ai dit tout ce que je savais... —C'est encore un mensonge... —Ab! Dieu! fit-elle, les mains sur les yeux, avec une sorte de rage. —Oui, pour la seconde fois tu vas essayer de me mentir... Elle s'était relevée. Elle s'était éloignée de lui. Il lui prit les mains de force. Elle voulut se défendre. Il la retint. —Pourquoi ne veux-tu pas m'abandonner tes mains? Alors elle ne se défendit plus. —Ces traces d'égratignures, sur tes poignets? Tu as prétendu, lorsque je m'en suis inquiété pour la première fois, que c'était en courant, en tombant dans les broussailles et les rochers aiguës que tu t'es blessée? C'est bien cela, n'est-ce pas? —Comment pouvait-il en être autrement? —Te rappelles-tu ce qu'a dit le docteur? —Vous me l'avez répété. —Pierre Ragon a soutenu une

lutte corps à corps... pour un objet, sans doute, qu'on lui disputait... Les mains de l'agon se sont enlacinées aux mains de son adversaire. Les ongles se sont déchirés sous de suprêmes efforts... Il s'arrêta. Il lui fallait tout son courage pour achever. —Et sur tes mains et tes poignets, ma pauvre enfant, tu portes les traces des ongles de Pierre Ragon... Elle eut un geste d'horreur. —Il poursuivit, avec une infinie douceur: —Dis-moi ton secret, mon enfant: raconte-moi ce drame que tu nous caches... Nous te protégerons, nous te sauverons... —Je n'ai pas de secret. —Marie-Rose, au nom de ma tendresse, aussi forte, que je te le jure, que celle d'un père... Elle eut un geste de trouble. Il ne le remarqua point. —Au nom de cette tendresse, écoute-moi, obéis-moi, si tu ne veux pas nous désespérer, nous qui avons veillé sur ton enfance et sur ta jeunesse, qui avons tant de droits à ton amour. Confie-toi à moi... Marie, Marie-Rose, parle!... Si tu as commis une faute, hélas! si tu as commis ce crime, fais-m'en l'aveu... Je saurai bien, avec l'aide de Michel, détourner de toi la justice et le scandale public... Parle! parle! Dis-moi ton secret... ton secret!